

Noga MISHLIBORSKY

## LA DETTE SCIENTIFIQUE DANS LES ÉTUDES GRECQUES. BRUNO SNELL ET JEAN-PIERRE VERNANT

L'helléniste, philosophe, mythologue et anthropologue français Jean-Pierre Vernant (Provins, 1914 – Sèvres, 2007) affirme, peu de temps avant sa disparition, dans un entretien intitulé « Itinéraire »<sup>1</sup> dans lequel il revient sur son parcours, sa dette scientifique envers le philologue classique allemand Bruno Snell (Hildesheim, 1896 – Hambourg, 1986): « Ma dette envers Snell est [...] incontestable : ses travaux m'ont marqué ». Comment comprendre cette métaphore, à laquelle Vernant recourt lors d'un entretien marqué par l'oralité et le ton informel ? Quel est le lien de la dette avec les autres notions et métaphores qui renvoient à un phénomène semblable : « tradition », « filiation », « autorité » ou « influence » ? Quelle valeur donner à la reconnaissance de cette « dette » et quelle est sa place dans l'itinéraire de J.-P. Vernant, dans sa formation intellectuelle et sa production scientifique ?

La « dette » de Vernant envers Snell, c'est notre hypothèse, ne consiste pas en une influence servile ou en une affiliation exclusive mais en un mécanisme de production scientifique productif. Nous définirons tout d'abord la dette selon Vernant, puis présenterons des hypothèses quant aux conditions de possibilité de la dette de Vernant vis-à-vis de Snell et enfin en montrerons sa teneur et sa place dans l'œuvre de Vernant.

### LA DETTE CHEZ JEAN-PIERRE VERNANT

Nous choisissons, premier préalable, de donner de l'importance à ce mot choisi par Vernant, dont beaucoup de ses élèves se plaisent à souligner que, s'il maniait tous les registres de langue, de l'argot parisien au langage le plus châtié, et accordait beaucoup d'importance à l'humour et à la légèreté dans l'existence, il était un homme qui ne se payait pas de mots. Ses élèves mettent également l'accent sur sa facilité parfois déconcertante à exprimer une pensée de manière concise et claire, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit<sup>2</sup>. Cette faculté rhétorique ne doit pas être confondue non plus avec de l'indifférence ; légèreté de ton ne signifie en rien chez Vernant manque de sérieux.

Par-delà cette question générale de l'importance à accorder au paratexte d'une œuvre, il convient de s'interroger sur le mot de « dette » dans la bouche de Vernant. Celui-ci n'est en rien insignifiant. Vernant s'est en effet interrogé sur cette notion de deux manières métaphoriques, qui sont liées : d'un point de vue métaphysique et d'un point de vue social et politique. A partir de cette double définition de la dette par Vernant, nous essaierons de comprendre cette métaphore telle qu'il l'applique au domaine scientifique, pour évoquer sa relation à Bruno Snell.

---

1. B. Mezzardi, J. Svenbro, « Itinéraire. Entretien avec Jean-Pierre Vernant », *Europe*, 964-965, 2009, p. 70.

2. « De l'oral à l'écrit chez lui rien ne se perd, l'orateur accompli qui entraîne son auditoire vers une démonstration rigoureuse et toujours parfaitement agencée est un auteur limpide qui ramasse les données », A. Schnapp, « L'écriture de Vernant », *Jean-Pierre Vernant. Dedans dehors*, M. Olender, F. Vitrani (éd.), Paris, Seuil, p. 186.

### *La dette métaphysique*

Celle-ci constitue une référence aux analyses de son collègue et ami indianiste Charles Malamoud :

Il existe une notion indienne qu'on appelle la dette qui se rapporte à ce que signifie pour un homme le fait de naître et de commencer d'exister. Pourquoi suis-je ici ? Quelle est la signification de cette existence ? Le fait de me rattacher à mes parents et à mes grands-parents dit bien que ma propre existence n'est pas autosuffisante mais que je dépends, que je suis en dette. Autrement dit que ce que j'expérimente en moi, mes rapports avec autrui, ma vie elle-même, renvoient à quelque chose qui est différent de moi<sup>3</sup>.

Dans une perspective comparatiste, Vernant se fonde sur cette notion indienne afin de jeter un regard neuf sur l'épisode de Pandora dans *Les Travaux et les jours*. Il en use également pour décrire sa propre religiosité, explique-t-il rétrospectivement :

J'ai repris cela dans mon étude sur Pandora en disant que dans l'histoire d'Hésiode quand on crée Pandora, cela modifie complètement la façon pour l'homme d'être au monde. C'est de cela qu'il s'agit. C'est que notre être au monde n'est pas comme celui des dieux, aux yeux des Grecs, une évidence qui va de soi, une chose permanente et qui par conséquent n'a pas besoin de se justifier ni de se fonder sur autre chose que soi-même. [...]. Ma religiosité ce n'est pas que nous sommes pécheurs, là je suis Grec, mais je crois que les Grecs devaient avoir aussi ce sentiment-là, c'est quelque chose de très profond, parce que cela touche un autre problème, il y a un problème métaphysique, existentiel derrière. Je ne peux pas rendre raison de ce que je suis. Je descends toujours de quelque chose. Dire que j'en descends, c'est dire que j'en dépends ontologiquement et à tous égards. En même temps qu'il y a ce problème là, qui est une forme peut-être de religiosité, sans que je ne mette dieu là, c'est comme ça, je suis en dette, les hommes sont en dette et cherchent toujours en quelque sorte à la payer, cette dette. Ils ne la paieront jamais. En même temps, ceci se relie à un autre problème, qui est pour moi important, le problème du tissu social<sup>4</sup>.

### *La dette sociale et politique*

Dans un paragraphe intitulé « La dette et le sens » de *Entre mythe et politique*, un texte à teneur autobiographique, Vernant revient sur son action dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dans une société telle que la nôtre, faite d'exhibition et d'indifférence, chacun prétend pouvoir mener sa barque comme il l'entend. Mais le sentiment de la dette demeure néanmoins chez un grand nombre de gens, sous des formes variées. Germaine Tillon avait raison de dire récemment, lors d'une émission télévisée, que lorsque quelqu'un frappe à la porte, il y a ceux qui ouvrent et ceux qui n'ouvrent pas. Celui qui ouvre, c'est celui qui se sait en

---

3. « La dette est ce qui structure la vie de l'individu, en tant qu'il est mortel, mais aussi en tant qu'il est lié à ses ancêtres [...], [...] au Vêda, lié enfin, aux hommes et à ses contemporains », C. Malamoud, « Dette et devoir en sanskrit et dans le brahmanisme », *Lien de vie, nœud mortel. Les représentations de la dette en Chine, au Japon et dans le monde indien*, C. Malamoud (éd.), Paris, Éditions de l'EHESS, 1988, p. 194.

4. R. Elkaïm-Bollinger, *Le bon plaisir de Jean-Pierre Vernant*, France culture, 1994.

dette. Les Grecs disaient déjà qu'il fallait ouvrir quand on venait frapper chez vous, parce que, n'est-ce pas, comment savoir si le vieux clochard qui empuantit alors votre jardin n'est pas en réalité un dieu venu vous visiter pour voir si vous vous sentez bien en dette<sup>5</sup> ?

Jean-Pierre Vernant, comme Germaine Tillon, a été résistant. La distinction entre « ceux qui ouvrent et ceux qui n'ouvrent pas » est donc une tentative d'expliquer le choix ou non de la Résistance.

Ces deux définitions de la dette sont intimement liées dans le parcours de Vernant car la quête de sens dans l'existence trouve pour Vernant des éléments de réponse fondamentaux dans la relation à autrui et son engagement politique.

### *La dette scientifique*

Dans le passage auquel nous nous référons en introduction, Vernant recourt cependant à un troisième sens métaphorique de ce terme. Il s'agit d'une dette scientifique. Alors que Vernant est interrogé de manière générale sur sa lecture de Snell ou sur ses « affinités » avec Snell, il introduit une relation de filiation entre Snell et lui-même. Il revient sur la genèse de sa propre formation dans laquelle Snell a joué, semble-t-il, un rôle décisif. Lequel, c'est ce que nous tenterons de préciser.

Peut-être tout d'abord en esquissant le lien entre les trois différentes dettes. Tout d'abord, la recherche est une quête sinon métaphysique, du moins de sens. Dans le champ des sciences humaines, la société ou les sociétés, les événements historiques, les textes littéraires, philosophiques, posent aux chercheurs des questions auxquelles ils se sentent mis en demeure de répondre. À un second niveau, ces questions concernent le sens même d'une pratique académique, par exemple celui de l'apprentissage et de l'enseignement du grec ancien aujourd'hui<sup>6</sup>. Là aussi les chercheurs sont redevables d'une réponse historiographique et épistémologique.

Mais la recherche est également un tissu social, un réseau. Le dialogue scientifique est fait de sollicitations pour la réflexion, du moins pour ceux « qui ouvrent quand on frappe à la porte ». On appelle communément ce réseau « communauté scientifique », ce dont Pierre Judet de la Combe va jusqu'à dénoncer l'inexistence au niveau international pour la philologie classique : les traditions savantes nationales très fortes, dans un domaine pourtant bien souvent présenté comme l'un des « dénominateurs communs »<sup>7</sup> de la culture européenne, entravent la formation d'une telle communauté<sup>8</sup>. Nous montrons ci-avant comment Vernant pointe du doigt les dysfonctionnements de ce réseau.

---

5. J.-P. Vernant, *Entre mythe et politique*, Paris, Seuil, 1996, J.-P. Vernant, Œuvres. Religions, rationalités, politique, Paris, Seuil, 2007, p. 2206.

6. Snell et Vernant ont apporté eux aussi leurs réponses à ces questions : B. Snell, *Die alten Griechen und wir*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1962 ; J.-P. Vernant, *La Grèce antique et nous*, Paris, Centre Audiovisuel de Paris, 1997.

7. « Le philhellénisme [...] est peut-être l'une des premières "idées européennes" » à travers la proposition d'un véritable "dénominateur commun" », M. Espagne, G. Pécourt, « Introduction », *Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle*, M. Espagne, G. Pécourt (éd.), Paris, Revue germanique internationale, 2005, ici p. 5.

8. « Se dégage ainsi l'impression très nette que la notion même de "communauté scientifique", dont la réalité est pourtant requise pour le développement rationnel de toute discipline moderne, n'a pas vraiment de contenu pour la philologie classique, puisqu'il existe plutôt des traditions nationales fortes qui définissent

Que signifie précisément pour Vernant reconnaître sa dette scientifique envers Snell ? Pour le comprendre, il nous faut ici placer cette notion dans le contexte de l'entretien, et le citer plus en détail. La question posée à Vernant par Jesper Svenbro est la suivante :

Dans le volume qui réunit les contributions au colloque très comparatiste sur la personne, incluant pour nous surprendre, quelqu'un comme Michel Butor et organisé par Meyerson, on apprend que Bruno Snell, dont *La Découverte de l'esprit* a été finalement traduit en français, était invité, mais ne pouvait pas venir. Dans les années cinquante, vous étiez un lecteur de Snell. Comment voyez-vous vos affinités, de quelle façon *La Découverte de l'esprit* pourrait-elle entrer dans la perspective de la psychologie historique<sup>9</sup> ?

Jean-Pierre Vernant exprime dans un premier temps sa distance d'avec Snell puis dit ce en quoi il lui est redevable :

J'ai connu Snell à la fin des années quarante, quand j'ai été nommé à la recherche [...] Clémence Ramnoux revenait des États-Unis, elle y avait fait la connaissance de Bruno Snell dont elle nous a présenté les travaux, ainsi que ceux d'Hermann Fränkel ; cela m'a fort intéressé et je me suis procuré le livre de Bruno Snell. Lecture stimulante, même si ce qu'il appelle l'esprit, *the mind* (ou plutôt *Geist* dans l'édition originale en allemand) n'existe pas et ne peut donc faire l'objet d'une découverte ! [...] Le psychologue Zevedei Barbu utilisait justement Bruno Snell pour expliquer la découverte de l'esprit par la Grèce ; j'en ai fait un compte rendu, et j'ai marqué mes distances, en disant que l'esprit ne pouvait être découvert une fois pour toutes comme s'il était une essence stable, au contraire, il change sans cesse, il est historiquement construit». Snell a d'ailleurs cherché à répondre à cette objection de Vernant dans la postface de l'édition de 1974 de *Die Entdeckung des Geistes*<sup>10</sup>.

Vernant continue donc :

Ma dette envers Snell est néanmoins incontestable : ses travaux m'ont marqué. Et quand j'ai publié *Mythe et pensée chez les Grecs*, Snell, qui était rentré en Allemagne, a été le seul à en faire un compte-rendu, bref, mais très positif. Il en conseillait la lecture aux philologues allemands en disant que ce travail était très différent de ce à quoi ils étaient accoutumés, mais certainement important... Tous les autres ont gardé le silence<sup>11</sup>.

La dette selon Vernant se définit par plusieurs aspects. Tout d'abord la position d'humilité du chercheur : il n'a pas tout inventé. Ensuite l'intégrité scientifique : il cite ses sources, en l'occurrence, Bruno Snell. La reconnaissance de la dette, au-delà d'une relation de dépendance, conduit à développer chez le chercheur des compétences positives, et en tout premier lieu une aptitude à définir sa propre position dans l'horizon de la recherche. Si Snell a marqué Vernant, celui-ci a su se démarquer de cette inspiration fondatrice pour développer sa propre réflexion. Second avantage que tire Vernant de sa reconnaissance de dette : la prise de distance rétrospective par rapport à son propre parcours, c'est-à-dire

---

de manière différente ce qu'on attend d'un texte ancien ». P. Judet de la Combe, « L'intérêt pour l'Antiquité classique en France : arguments, institutions, comparaisons », *Sandalion. Quaderni di cultura classica, cristiane e medievale* 2008, p. 246.

9. B. Mezzardi, J. Svenbro, « Itinéraire », p. 69.

10. *Ibid.*, p. 69-70.

11. *Ibid.*, p. 70.

une capacité à se situer dans des traditions et des filiations non pas subies mais choisies, ici en-dehors de la tradition nationale. Le phénomène d'influence n'est pas passif, il est conscient et assumé.

La dette n'est donc pas une relation d'autorité. Ce que Vernant doit à Snell n'est pas la soumission. C'est tout d'abord l'honnêteté : Snell a été source de connaissances et d'inspiration pour Vernant. Pour preuve, les longues pages de note sur *Die Entdeckung des Geistes* qu'il a lu en anglais, notes qu'on trouve dans les archives Vernant de l'université de Pise, consultables en ligne<sup>12</sup>. Respect et admiration ne signifient pas dévotion bigote, mais au contraire, capacité à dialoguer, à approuver ou à contester, à se servir des résultats d'autres chercheurs pour approfondir une réflexion. C'est une telle réponse scientifique qu'il lui apporte dans « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque »<sup>13</sup> à partir des catégories psychologiques de la volonté et de la décision humaine, telles qu'elles apparaissent dans la tragédie grecque.

Après avoir montré l'importance de la notion de dette dans l'œuvre de Jean-Pierre Vernant, et analysé l'utilisation métaphorique qu'il en fait pour évoquer sa relation scientifique à Bruno Snell, essayons de comprendre dans quelles conditions celle-ci a pu avoir lieu. Cela peut en effet sembler étonnant. Tout d'abord, les hellénistes allemands, au-delà d'une admiration de principe pour la philologie allemande, ont fait en réalité peu d'émules en France – l'inverse est également vrai, comme le déplore Vernant pour son propre cas. Par ailleurs, Snell n'est certainement pas la première référence intellectuelle de Vernant, qui cite bien plus fréquemment ses « maîtres » Ignace Meyerson et Louis Gernet.

#### CONDITIONS DE POSSIBILITÉ DE LA DETTE

Nous faisons l'hypothèse que la formation de Vernant le disposait à éprouver des affinités pour l'œuvre de Snell. Les modèles scientifiques de Snell et de Vernant, bien qu'ils soient ancrés dans des traditions intellectuelles nationales, allemandes et françaises, ont des points communs. En plus d'une formation philologique traditionnelle, Snell a été marqué par la *Geistesgeschichte* de Wilhelm Dilthey, qu'on traduit habituellement par « histoire des idées ». C'est sous la direction du philosophe Georg Misch, élève et gendre de Wilhelm Dilthey, qu'il rédigea sa thèse de doctorat à l'Université de Göttingen. Vernant, quant à lui, s'est formé à la « psychologie historique » avec Ignace Meyerson, aux côtés duquel il se battit dans la Résistance puis travailla au *Journal de Psychologie* dans les années d'Après-guerre, avant de faire le choix du grec ancien. Nous mettons ici sciemment de côté dans ce parallèle l'anthropologie historique de Gernet qui a exercé également une influence considérable sur Vernant, mais qui constitue une limite à la dette envers Snell plutôt qu'il n'en est un facteur d'explication, comme nous l'évoquons brièvement en conclusion.

*Geistesgeschichte* et psychologie historique s'intéressent l'une et l'autre à l'évolution des formes de l'humain à travers l'histoire : la succession des *Weltanschauungen* pour Dilthey et les mutations des « catégories psychologiques » pour Meyerson. D'où

---

12. lama.humnet.unipi.it

13. J.-P. Vernant, P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Éditions Maspero, 1972, Œuvres, p. 1104-1032.

un refus d'une conception fixiste des notions et des catégories. Le parallèle entre les thèses suivantes, la première de Vernant, la seconde de Dilthey, fréquemment citée par Misch, le montre : « L'esprit est historiquement construit »<sup>14</sup> et « *Der Geist zerschmilzt im Prozess der Geschichte* »<sup>15</sup>. Snell et Vernant recourent donc tous deux à un cadre méthodologique, qu'il soit d'origine philosophique ou psychologique, qui prétend à l'universalité pour l'appliquer à la littérature grecque. Celle-ci est donc utilisée par les deux hellénistes comme témoignage des révolutions et évolutions de l'homme grec. D'où le rejet par Snell d'une pure philologie sans autre but qu'elle-même et par Vernant d'une lecture purement littéraire des textes grecs, au profit d'une approche qu'on peut nommer « anthropologique », au sens général d'un intérêt pour l'humain. Ce recours à des méthodes inhabituelles dans le milieu de la philologie allemande et des belles-lettres françaises les placent par ailleurs partiellement en marge de ces castes académiques.

Sur fond de méthodes marginales et qui présentent de nombreuses similarités, les deux chercheurs, de part et d'autre du Rhin, se reconnaissent mutuellement. Vernant, rappelons-le, paraphrase ainsi le compte rendu par Snell de *Mythe et pensée* : « ces travaux très différents de ce à quoi » l'on est « accoutumé, mais certainement importants ». Snell a également écrit un compte rendu élogieux de *Mythe et Société*<sup>16</sup>. Snell cependant n'est pas véritablement marqué par les travaux de Vernant. Ce dernier constitue pour lui seulement l'un des rares interlocuteurs en France. Il renvoie à ses travaux le plus souvent pour abonder dans le sens de sa thèse<sup>17</sup>, parfois pour répondre à ses objections sur sa propre œuvre<sup>18</sup>.

Vernant a lu Snell avant sa première monographie, *Origines de la pensée grecque*, dans les années de l'Après-guerre. Il décrit cette période de son parcours comme une seconde formation : il s'imprègne de ses très nombreuses lectures à la manière d'une « éponge »<sup>19</sup>. Dans ce contexte, la lecture a été importante pour sa formation de spécialiste de la Grèce ancienne.

---

14. B. Mezzardi, J. Svenbro, « Itinéraire », p. 70.

15. « L'esprit se fond dans le processus de l'histoire », G. Misch, *Geschichte der Autobiographie. Das Altertum* [1907], Bonn, A. Francke, 1949, p. 7, [traduction personnelle].

16. B. Snell, « Vernant, Mythe et société en Grèce ancienne. Paris, Maspero 1974 », *Gnomon*, 47, 7, 1975, p. 699-701.

17. Par exemple à la première note de l'article de l'article suivant : B. Snell, « "Endspurt" des Odysseus », *Hermes*, 112, 2, 1984, p. 129-136.

18. Ainsi dans la Postface de *La Découverte de l'esprit*. Il y rappelle le postulat de sa recherche, à savoir que « l'évolution sémantique peut renseigner sur les transformations de la pensée ». Il fait quelques lignes plus loin référence à une objection de Jean-Pierre Vernant, auquel il fait une concession, sans toutefois modifier les fondements de son analyse : « J.P. Vernant, qui est ouvert à ce genre de considérations, est d'avis qu'on retomberait dans l'arrogance du classicisme en attribuant aux Grecs la découverte de l'esprit. Pour ma part, j'admettrais que les Grecs n'avaient pas encore la représentation de la volonté. [...]. Il me semble que l'élément décisif est le fait que les Grecs ont les premiers discerné la fonction fondamentale de l'esprit, à savoir qu'il peut être l'origine de la connaissance, du sentiment, de l'action personnelle », B. Snell, « Postface 1974 », *La Découverte de l'esprit*, p. 416.

19. « J'ai été chercheur dix ans. Je travaillai seul en bibliothèque, à lire tout ce que je pouvais de textes grecs pour essayer de me faire helléniste. Pendant cette période, j'ai été comme une éponge qui absorbe, absorbe, absorbe pour, le moment venu rendre un peu de son jus », J.-P. Vernant, « Pour un centre de recherches. Discours prononcé le 18 décembre à l'occasion de la remise de la Médaille d'or du CNRS par Monsieur Hubert Curien, Ministre de la recherche et de la technologie », *Passé et présent. Contributions à une psychologie historique*, R. Di Donato (éd.), Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1995, p. 156.

Comment expliquer ce déséquilibre ? Il est dû en partie à une différence de génération entre les deux chercheurs qui ont dix-huit ans d'écart. Bruno Snell a effectué dans l'entre-deux-guerres son *cursus honorum* philologique, des études à l'obtention de la chaire, tandis que Vernant, après avoir été militaire, professeur de philosophie, résistant et journaliste politique, s'oriente vers le grec ancien à la fin des années quarante<sup>20</sup>. Les *Origines de la pensée grecque*, publié en 1962, est marqué par la lecture par Vernant de *Die Entdeckung des Geistes*, 1946, recueil d'articles publiés depuis les années trente.

#### LA DETTE DE JEAN-PIERRE VERNANT ENVERS BRUNO SNELL : TENEUR ET FONCTION

##### *Un argumentaire pour la défense des études grecques*

À la première page de *Mythe et pensée chez les Grecs*, Vernant cite le mot d'ordre du psychologue Zevedei Barbu : « S'il est une histoire de l'homme intérieur, solidaire de l'histoire des civilisations, il nous faut reprendre le mot d'ordre que lançait, il y a quelques années, Z. Barbu, dans ses *Problems of historical psychology*<sup>21</sup> : Back to the Greeks ! »<sup>22</sup>.

Barbu, si l'on se souvient de la citation initiale, représente un maillon entre Snell et Vernant, puisqu'il a appliqué à la psychologie les travaux de Snell et a été lu avec attention par Vernant. À travers Barbu, c'est à Snell que Vernant reprend ici l'argumentaire apologétique pour le grec ancien. En quoi consiste sa spécificité ? De toute évidence, aucunement en la seule injonction de revenir aux Grecs, qui est celle des humanistes depuis la Renaissance<sup>23</sup>, mais en sa mise en relation avec la question de la psychologie de l'homme occidental ou européen. La première phrase très assertive de *Die Entdeckung des Geistes* affirme en effet : « À l'origine de notre pensée européenne, il y a les Grecs »<sup>24</sup> ; plus loin, Snell ajoute que la pensée grecque constitue « notre propre passé spirituel »<sup>25</sup>.

Vernant trouve chez Snell une justification à l'objet auquel il applique la méthode générale que constitue la psychologie historique de Meyerson, applicable pour toutes les époques et tous les types d'œuvres humaines. De ce fait, il présente parfois Snell comme le précurseur de ses travaux : « Ce que j'essaie de dégager, dans tous mes travaux, c'est la psychologie historique du monde ancien. Ce n'est pas vraiment une nouveauté : Fränkel et Snell avaient déjà commencé avant moi »<sup>26</sup>. Il est intéressant de remarquer que Vernant

---

20. « *I greci entrano nella sua vita abbastanza tardi, quando ha quasi quarant'anni e riprende a studiare* », Di Donato, « Un percorso intellettuale. Tra passato e presente. L'impegno di J.-P. Vernant », *Studi Storici*, 2000, 25, p. 12.

21. Z. Barbu, *Problems of the historical Psychology*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1960.

22. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1985, J.-P. Vernant, Œuvres, p. 248.

23. Leur « cri de guerre » est en effet : *Redite ad fontes*, J. Renate, « Deutsche Renaissance-Humanismus », *Rezeptions- und Wissenschaftsgeschichte. Register zu den Bänden 13-15/3 des Neuen Pauly*, M. Landfester (éd.), Stuttgart, Weimar, Metzler, 2005, p. 767.

24. B. Snell, « Introduction », *La Découverte de l'esprit*, p. 7.

25. *Ibid.*, p. 11.

26. J.-P. Vernant, *Entre mythe et politique*, Œuvres, p. 1807.

décrit la méthode de Snell (et de Fränkel) selon son propre vocabulaire, alors que Snell ne s'est jamais explicitement réclamé de la psychologie historique.

*Un modèle général pour penser l'homme grec*

Ce modèle général allie évolution historique et attention aux concepts :

De l'homme homérique, sans unité réelle, sans profondeur psychologique, traversé d'impulsions subites, d'inspirations senties comme divines, étranger en quelque façon à soi et à ses actes, jusqu'à l'homme de la Grèce classique, les transformations de la personne apparaissent saisissantes. Découverte de la dimension intérieure du sujet, prise de distance à l'égard du corps, unification des forces psychologiques, apparition de l'individu ou, du moins de certaines valeurs liées à l'individu en tant que tel, progrès du sens de la responsabilité, engagement plus précis de l'agent dans ses actes –, tous ces développements ont fait l'objet de la part des spécialistes, de recherches et de discussions qui concernent très directement la psychologie historique<sup>27</sup>.

Snell est l'un des « spécialistes » que vise Vernant. Lui aussi part du postulat philosophique selon lequel il est « abusif » d'« évaluer », « les témoignages des premiers Grecs à l'aune de nos conceptions modernes »<sup>28</sup>. De là, il s'intéresse à la manière dont certaines notions apparaissent et évoluent à travers la littérature grecque : le « corps » et « l'esprit » chez Homère dans le premier chapitre de *Die Entdeckung des Geistes*, « La conception de l'homme chez Homère »<sup>29</sup>, à travers les notions grecques de σῶμα, δέμας, γυῖα, μέλεα, χροῖα<sup>30</sup> d'une part, ψυχή, θυμός, νόος<sup>31</sup> et d'autre part, ou la « personne » dans la poésie lyrique grecque dans « L'éveil de la personnalité chez les premiers lyriques »<sup>32</sup>.

Exemple frappant des affinités de la pensée de Vernant avec celle de Snell : la traduction allemande du titre de son premier ouvrage, *Les origines de la pensée grecque*<sup>33</sup>, *Die Entstehung des griechischen Denkens*<sup>34</sup> – non pas « origines », mais « naissance » – fait résonner des échos snelliens. La similitude avec le sous-titre de *Die Entdeckung des Geistes* est nette : *Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*<sup>35</sup>, littéralement : « Études sur la naissance de la pensée européenne chez les Grecs ».

---

27. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Œuvres, p. 248.

28. B. Snell, « Introduction », p. 7.

29. B. Snell, « La conception de l'homme chez Homère », *La Découverte de l'esprit*, p. 17-41.

30. Dans l'ordre, selon les interprétations de Snell : « Cadavre », « Corps vivant », « Membres mus par les articulations », « Membres muscles qui leur donnent leur force », « Surface de l'être humain, dotée d'une couleur », *ibid.*, p. 22-23.

31. Dans l'ordre : « Souffle vital », « Ce qui est à l'origine des mouvements, des réactions et des émotions », « Ce qui suscite les représentations, les idées », *ibid.*, p. 26.

32. B. Snell, « L'éveil de la personnalité chez les premiers lyriques », *La Découverte de l'esprit*, p. 83-118.

33. J.-P. Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962.

34. J.-P. Vernant, *Die Entstehung des griechischen Denkens*, Francfort, Suhrkamp, 1991.

35. B. Snell, *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*, Hambourg, Claassen & Goverts, 1946.



*Des notions à affiner : la base d'un dialogue scientifique*

Dans l'article évoqué ci-avant sur la tragédie grecque<sup>36</sup>, Vernant cherche à démontrer à travers les textes tragiques une intuition de Meyerson : « Il doit y avoir une histoire de la volonté »<sup>37</sup>. Pour ce faire, il prend pour point de départ d'une tradition d'interprétation de la tragédie grecque la thèse que Snell a développée dans son Habilitation à Diriger des Recherches intitulée *Aischylos und das Handeln im Drama (Eschyle et l'agir dans le drame)*<sup>38</sup>, selon laquelle le drame eschyléen présenterait l'homme grec pour la première fois prenant une « décision “ personnelle ” et “ libre ” »<sup>39</sup>. Si la question anthropologique que pose Snell à la tragédie grecque est juste, la manière ne l'est pas selon Vernant. Elle conduit à plaquer des notions modernes – « décision », « personne », « liberté », et « volonté » – sur les textes grecs, et ainsi, à voir dans les Grecs notre propre reflet plutôt qu'à nous « projeter » dans leur « altérité », dit Vernant ailleurs, dans un texte qui a d'ailleurs été inscrit sur le pont de l'Europe entre Strasbourg et Kehl<sup>40</sup>.

Quelles sont les conclusions de l'argumentation vernantienne ? Elle aboutit, en passant par le biais aristotélicien de l'opposition sémantique *ἐκὼν* – *ἀκὼν* que Vernant traduit par « de plein gré et malgré soi » plutôt que « volontairement et involontairement »<sup>41</sup>, à l'ambiguïté fondamentale de l'action tragique, qui questionne l'action humaine dans la cité athénienne plutôt qu'elle met au jour pour la première fois la libre décision humaine. La théorie générale de Meyerson sur l'histoire de la volonté et, dans le domaine particulier des études grecques, la critique adressée à Snell, ont donc été des moteurs de cette réflexion de Vernant qui a fait date.

*Un modèle duquel se démarquer ?*

Plus que les méthodes de Meyerson et de Gernet dont Vernant accepte les prémices, celle de Snell, de laquelle il se démarque – précisément au nom de la psychologie et de l'anthropologie historiques de Meyerson et de Gernet, lui permet de délimiter les contours de la sienne propre.

Reprenons le passage dans lequel Vernant fait la reconnaissance de la dette : si la pensée de Snell a été « stimulante », dit Vernant, celui-ci lui oppose qu'il n'y ni « esprit », ni donc possibilité de sa « découverte ». De fait, le refus par Vernant d'un certain fixisme des concepts lié à une téléologie de l'histoire lui permet de définir sa propre philosophie de l'histoire et sa pratique de psychologue ou anthropologue historique de la Grèce ancienne. Dans l'article cité ci-dessus, Vernant, souligne Snell plus tard : « montre à quel point il est dangereux de décrire des phénomènes de l'époque primitive grecque au moyen de termes modernes (“ volonté ”, “ liberté ”, “ autonomie ”) »<sup>42</sup>. Snell

---

36. J.-P. Vernant, « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Éditions Maspero, Paris, 1972-1986, p. 1104-1132.

37. J.-P. Vernant, *La Traversée des frontières, Entre mythe et politique II*, Seuil, Paris, 2004, Œuvres, p. 2325.

38. B. Snell, *Aischylos und das Handeln im Drama*, Leipzig, Dieterich, 1928, traduction personnelle du titre.

39. J.-P. Vernant, « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », p. 1106.

40. J.-P. Vernant, *La Traversée des frontières*, Œuvres, p. 2339-2340.

41. J.-P. Vernant, « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », p. 1114.

42. B. Snell, « Postface 1974 », p. 411.

admet, à l'instar de Vernant « que les Grecs n'avaient pas encore de représentation de la volonté », mais, pour sa part, persiste dans son idée qu'il existe des « découvertes »<sup>43</sup> de phénomènes psychologiques au cours de l'histoire. Pour tracer une ligne de partage entre Snell et Vernant, nous pouvons donc à ce stade faire la synthèse suivante : alors que Vernant affirme qu'il faut éviter d'user de notions modernes pour les appliquer aux textes grecs, Snell voit dans la littérature grecque le lieu de découvertes successives de ce que Vernant appelle catégories psychologiques. Pour Snell, il convient donc au contraire d'user de la notion moderne pour repérer la découverte, tout en montrant, à travers des analyses lexicales, comment cette notion se présente sous un jour bien différent en langue grecque.

Cependant, ces critiques générales adressées à Snell par Vernant, si l'on voit comment elles ont pu être stimulantes pour sa propre production, relèvent souvent, lorsqu'on s'y intéresse dans le détail, de déclarations de principes plus que d'une pratique réelle. Au cours de l'entretien, Vernant balaie « l'esprit » et sa « découverte », de même que Louis Gernet rejetait le « miracle grec »<sup>44</sup>.

Mais cela est à nuancer pour son œuvre. En effet, par « esprit », Snell entend plus généralement, au-delà de cette stricte notion, telle qu'elle s'oppose au corps ou à l'âme, un mode de pensée occidental ou européen. Vernant, s'il met l'accent plus souvent que Snell sur « l'altérité » des Grecs, est également convaincu du fait que la Grèce ancienne constitue l'origine de la civilisation européenne<sup>45</sup>. À la notion de « découverte », qui marque une discontinuité historique, Vernant oppose souvent celles « d'évolution » ou de « mutation », sous le signe de continuité. Cependant, il y a également chez Vernant une hésitation entre continuité et discontinuité, puisqu'il recourt parfois, par exemple pour définir la naissance de la rationalité, à la catégorie discontinuiste de la « révolution »<sup>46</sup>.

Par ailleurs, l'injonction à l'altérité dans l'analyse des notions grecques est chez Vernant à bien des égards une déclaration d'intention et Vernant revient à une conception évolutionniste de l'histoire qu'il est bien difficile de distinguer de celle de Snell. Ceci ressort avec une acuité particulière du passage ci-avant au sujet de « l'homme homérique ». Vernant y use des termes « découverte » et « progrès ». Le titre de l'article « Ébauches de la volonté »<sup>47</sup> est également révélateur à cet égard. Dans un entretien ultérieur, il justifie le choix du mot « ébauches » pour le titre :

---

43. *Ibid.*

44. L. Gernet, *Les Grecs sans miracle*, Paris, La Découverte, 1983.

45. Vernant revendique un « humanisme euro-méditerranéen » (J.-P. Levet, « Actualité des thèmes du congrès », *Une identité culturelle pan-européenne*, J.-P. Levet, Y. Libert, W. Schwimmer, (éd.), Limoges, PULIM, 2005, p. 15-60, ici p. 17.) et dit « Les Grecs [...] nous en descendons ». Cependant cette continuité civilisationnelle n'implique pas la supériorité de la culture européenne. Vernant introduit un relativisme « c'est une des voies que l'humanité a suivies et qui a donné de bons résultats et d'autres qui l'étaient moins », d'où la nécessité du comparatisme : « il faut regarder ce qu'il s'est fait ailleurs », *Autour de l'engagement. Table ronde du 29 novembre 1996 avec J.-P. Vernant, J. Semprun, O. Py*, BNF, Paris, 1999.

46. Nous reprenons ici l'analyse d'A. Laks, « Les origines de Jean-Pierre Vernant. À propos des *Origines de la pensée grecque* », *Critique*, 612, 1998, p. 268-282.

47. J.-P. Vernant, « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque ».

Ce sont des ébauches, ça ne pouvait pas être autre chose : c'est pour cela que cela se manifeste dans la tragédie. Si cela apparaissait dans un traité juridique ou dans un traité philosophique, ça serait beaucoup moins problématique, et, par conséquent, bien mieux dessiné. Mais, justement, c'est dans la tragédie que ça se manifeste sous forme de problème : la volonté n'est pas encore véritablement dégagée<sup>48</sup>.

La « volonté » dans la tragédie est perçue du point de vue de son développement futur, d'où la fréquence, chez Vernant, et plus encore chez Snell, du syntagme négatif « pas encore »<sup>49</sup> : celui-ci indique que l'on se place du côté du développement ultérieur d'une pensée qui progresse.

Le modèle snellien, qui allie *Geistesgeschichte* et *Wortphilologie* et affiche sa méthodologie, offre bien à Vernant de nombreuses prises pour expliciter sa propre méthode. À l'historien des études grecques, ces déclarations explicites permettent d'analyser les tensions à l'œuvre dans l'argumentaire de Vernant.

## CONCLUSION : LES LIMITES DE LA DETTE

### *La limite communicationnelle :*

Vernant ne parlait pas l'allemand et le lisait, semble-t-il, avec difficulté. Or, le seul ouvrage de Snell traduit en français, mais fort tardivement, est *Die Entdeckung des Geistes*<sup>50</sup>. Vernant en a pris connaissance dans traduction en langue anglaise, qui a été publiée en 1953<sup>51</sup>. Si la lecture d'une traduction constitue déjà une déperdition voire une trahison du sens original, il est a fortiori d'autant plus fâcheux que l'absence de traduction bloque l'accès à une œuvre. Vernant n'a pas pu prendre connaissance d'autres œuvres de Snell qui avaient un rapport étroit avec la sienne propre, notamment son Habilitation à Diriger des Recherches, *Aischylos und das Handeln im Drama*<sup>52</sup>, qui n'a pas été traduite en français jusqu'à ce jour.

### *Dette de résultats et non de méthode : Wortphilologie*

Vernant reprend en partie les résultats de Snell, s'inspire du cadre philosophico-historique mais pas de la méthode philologique. Dans le passage qui suit, Vernant se présente comme ayant un autre métier que Snell :

---

48. J.-P. Vernant, *Entre mythe et politique*, (Œuvres, p. 2072).

49. Un exemple parmi tant d'autres chez Snell, ici portant sur l'époque homérique : « *Daß man gültige und verbindliche Regeln setzen könnte, die die menschliche Gemeinschaft zusammenhalten und das Tun der Einzelnen bestimmen, ist den Menschen noch nicht voll bewußt* », « Que l'on puisse poser des règles légales et contraignantes qui maintiennent la société humaine et déterminent l'action des individus, les hommes n'en ont pas encore pleinement conscience », B. Snell, *Dichtung und Gesellschaft. Studien zum Einfluß der Dichter auf das soziale Denken und Verhalten im alten Griechenland*, Hambourg, Claassen Verlag, 1965, p. 18, traduction personnelle.

50. La traduction française date de 1994...

51. B. Snell, *The Discovery of the Mind. The Greek Origins of European Thought*, Oxford, Basil Blackwell, 1953.

52. B. Snell, *Aischylos*.

La Grèce, lieu des commencements, avons-nous dit. De fait, existe-t-il un autre cas où, en l'espace de quelques siècles, on ait vu surgir tant de formes nouvelles de pensée : la philosophie, l'histoire, une science démonstrative – et se dégager des formes de pensée qui restaient auparavant incluses dans la sphère religieuse : droit, politique, économie, art ? Les hellénistes ont suivi ces changements dans l'évolution du vocabulaire, des concepts, des formes plastiques. Davantage, depuis la guerre, avec Fränkel, Snell, Dodds, et d'autres, ils ont entrepris de retracer l'histoire de l'homme intérieur : son cadre mental, ses formes de sensibilité, son insertion dans le groupe, sa présence à soi et à ses actes. Le spécialiste de la religion grecque qui se veut assez historien et comparatiste pour ne pas projeter sur ses documents des catégories psychologiques d'un autre temps et d'un autre lieu trouve donc le terrain déjà déblayé par les philologues<sup>53</sup>.

Cela représente une limite à la dette, ou, si l'on veut, une dette brute.

*Les autres dettes de Vernant : Ignace Meyerson et Louis Gernet*

Enfin, cette dette est circonscrite par les autres dettes de Vernant, que constituent ses autres rencontres et lectures, et de ce fait d'autres méthodes interprétatives : pour ne citer que celles des hommes que Vernant appelait ses « maîtres »<sup>54</sup>, la psychologie historique, le comparatisme et la sociologie. Si l'on approfondit ce dernier exemple, Vernant prend en considération, en élève de Gernet, lui-même issu de l'école durkheimienne, l'aspect sociologique. Nous reprenons ici le fil du passage dans lequel Vernant présente Snell et Fränkel comme ses précurseurs :

Mais je me démarque d'eux <Snell et Fränkel> ; dans mon étude, je fais intervenir des questions de sociologie – j'essaie de rattacher tel ou tel phénomène aux conditions sociales : qu'est-ce que la transe, qu'est-ce qu'une thiasse dans l'Athènes du Ve siècle – et des questions de psychologie – je m'interroge sur le statut de la mémoire, du désir, de la personne. C'est ainsi que j'ai abordé la tragédie grecque : avec cette double série d'interrogations<sup>55</sup>.

Ainsi, dans *Les origines de la pensée grecque*, Vernant formule la thèse selon laquelle celle-ci est « fille de la cité », de même que la mutation des catégories psychologiques de la responsabilité, que met au jour la tragédie, a lieu dans le contexte de l'évolution du droit. C'est un aspect, il est vrai, peu mis en valeur par Snell, qui met surtout l'accent sur le rôle des auteurs qui sculptent la matière linguistique et conceptuelle<sup>56</sup>.

---

53. J.-P. Vernant, *Religions, histoires, raisons*, Paris, Éditions Maspero, 1979, Œuvres, p. 1680.

54. Ignace Meyerson, dont Vernant suit les cours de psychologie à Paris dans les années trente et qu'il retrouve dans la Résistance toulousaine pendant la Seconde Guerre mondiale, est son premier « maître », J.-P. Vernant, « Mauss, Meyerson, Granet et Gernet », *Présences de Marcel Mauss*, M. Fournier et J.-C. Marcel (éd.), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 27-31, ici p. 30. Louis Gernet, qu'il rencontre Après-guerre par l'intermédiaire d'Ignace Meyerson, devient son second « maître », « en hellénisme », J.-P. Vernant, « L'antropologia continuata », *Studi Storici* 25, 1, 1984, p. 101 ; Œuvres, p. 1523.

55. J.-P. Vernant, *Entre mythe et politique*, Œuvres, p. 1807.

56. « On peut déterminer avec précision à quel endroit un poète ou un prosateur particulier a ressenti une lacune dans le monde existant, et de quelle façon il a cherché à résoudre les problèmes au moyen de nouvelles conceptions », B. Snell, « Postface 1974 », p. 411.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARBU, Z., *Problems of the historical Psychology*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1960.
- LAKS, A., « Les origines de Jean-Pierre Vernant. À propos des origines de la pensée grecque », *Critique*, 612, 1998, p. 268-282.
- MALAMOUD, C., « Dette et devoir en sanskrit et dans le brahmanisme », dans C. Malamoud (éd.), *Lien de vie, nœud mortel. Les représentations de la dette en Chine, au Japon et dans le monde indien*, Paris, Éditions de l'ÉHÉSS, 1988, p. 187-205.
- MEZZARDI, B., SVENBRO, J., « Itinéraire. Entretien avec Jean-Pierre Vernant », *Europe*, 964-965, 2009, p. 13-70.
- SNELL, B., *Aischylos und das Handeln im Drama*, Leipzig, Dieterich, 1928.
- , *Die Entdeckung des Geistes. Studien zur Entstehung des europäischen Denkens bei den Griechen*, Hamburg, Claassen & Goverts, 1946.
- , *La Découverte de l'esprit. La genèse de la pensée européenne chez les Grecs*, Combas, Éd. de l'Éclat, 1994.
- , « La conception de l'homme chez Homère », SNELL, B., *La Découverte de l'esprit*, p. 17-41.
- , « L'éveil de la personnalité chez les premiers lyriques », SNELL, B., *La Découverte de l'esprit*, p. 83-118.
- , *Die alten Griechen und wir*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1962.
- , *Dichtung und Gesellschaft. Studien zum Einfluß der Dichter auf das soziale Denken und Verhalten im alten Griechenland*, Hambourg, Claassen Verlag, 1965.
- , « Vernant, mythe et société en Grèce ancienne. Paris, Maspero 1974 », *Gnomon* 47, 7, 1975, p. 699-701.
- , « Postface 1974 », SNELL, B., *La Découverte de l'esprit*, p. 405-417.
- VERNANT, J.-P., *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962.
- , « Ébauches de la volonté dans la tragédie grecque », *Psychologie comparative et art. Hommage à I. Meyerson*, 1972, p. 277-306, réédité dans VERNANT, J.-P., VIDAL-NAQUET, P., *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, Éditions Maspero, 1972, p. 1104-1132.
- , *Religions, histoires, raisons*, Paris, Éditions Maspero, 1979.
- , *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1985.
- , *Entre mythe et politique*, Paris, Seuil, 1996.
- , *Œuvres. Religions, rationalités, politique*, Paris, Seuil, 2007.